

## Nietzsche, l'obéissance et le respect

Marc Halévy  
Le 22/07/2012

*L'obéissance et le respect emprisonne l'homme que Nietzsche veut libérer pour le rendre à sa vocation noétique.*

En niant le devoir d'obéissance, Nietzsche nie toutes les formes de pouvoir humain. Il nie le politique, l'Etat, le Droit, la Loi. En ce sens, Nietzsche est assez fondamentalement libertaire, mais d'un libetarisme personnel plus que d'un anarchisme collectif. Tout pouvoir humain est illégitime. Tout pouvoir humain est démagogique. Tout pouvoir humain instaure un régime de médiocratie. Tout pouvoir humain devient, fatalement, totalitaire et coercitif. Tout pouvoir humain n'est que la revanche des faibles, la machination de leur ressentiment.

Les forts authentiques - les sages et les saints, donc - n'ont nul besoin de morale ou de pouvoir. Ils ne nuisent pas à la Vie, par nature. Leur éthique personnelle suffit à engendrer la joie et la paix. L'élite aristocratique, par essence même, par définition même, pratique d'instinct, naturellement, spontanément, la joie et la paix. Ce sont les faibles qui engendrent les voyous. Ce sont les faibles qui ont besoin de lois. Ce sont les faibles qui appellent les gendarmes - tout en les conchiant en cachette. Ce sont des faibles qui deviennent gendarmes pour ne plus devoir les appeler.

Voilà bien le plus grand des scandales consommé : le mal est la faiblesse. La faiblesse engendre tous les maux. Les faibles sont le fléau de l'humanité. Mais, rappelons-le, la faiblesse n'a rien à voir avec la faiblesse physique du corps (Nietzsche, grand malade, en fut la preuve vivante). Lorsque l'on parle de faiblesse, avec Nietzsche, on parle de débilité existentielle, d'incapacité à trouver et à assumer son propre destin. La faiblesse se reconnaît sans faute au parasitisme qui est sa voie royale. Un faible est toujours un parasite. Faute d'être capable d'assumer et de vivre sa vie, il squatte celle des autres jusqu'à l'empoisonner.

La société est la grande invention de faibles : une immense machine à favoriser le parasitisme institutionnalisé sous le nom charmant de "solidarité". Et comme la société appelle le pouvoir, la boucle se boucle : l'obéissance est un fondement de la morale des faibles pour pouvoir légitimer leur faiblesse et leur parasitisme. C'est évident : comme toute obéissance est signe de faiblesse, mais que l'obéissance est obligatoire, alors la faiblesse devient une vertu - CQFD.

Le fort est celui qui assume son propre destin et qui accomplit sa propre vie. La faible est celui qui ignore son propre destin et qui parasite la vie des autres.

Le fort n'a besoin de personne - ce qui ne signifie nullement, que du contraire, qu'il hait tout le monde - et se construit de l'intérieur. Le faible attend, exige qu'on le construise de l'extérieur.

Comme il ignore son destin propre, il squatte la vie en général et celle des autres en particulier. Et comme il est incapable de construire sa propre vie et de s'assumer lui-même, comme il ne vit que de parasitisme légal - ou illégal lorsqu'il est voyou -, il en conçoit un immense ressentiment : la gueule qui reçoit hait la main qui lui donne. Il vit d'aigreur. Il écume de jalousie. Il vit par procuration. Il n'est rien et il le sait. Il ne vaut rien et il enrage. Mais il sait qu'il fait partie du grand nombre et cela lui donne des ailes : le troupeau, la foule, la populace, voilà son orgueil, son refuge, son asile (dans les deux sens de ce terme).

En niant le devoir de respect - et en prônant, en somme, un droit à l'iconoclasme qu'il applique avec jubilation tout au long de son œuvre -, Nietzsche fait exploser tous les tabous. Cette notion de respect est, de nos jours, omniprésente, mais on la comprend mal. Nietzsche nous aidera à découvrir son perniciosité.

Respecter, ne pas juger, ne pas jauger, voilà le leitmotiv de notre époque. Mais que signifie le respect ? Que signifie "respecter" ? Le respect s'inscrit dans la philosophie de l'être : respecter quelqu'un ou quelque chose, c'est respecter ce qu'il est, c'est respecter son être, son identité propre, c'est dire, au fond, : "Je me refuse à critiquer ton être, à changer ton être, à influencer ton être, puisque tu as droit à être ce que tu es".

Mais puisque l'être n'existe pas et qu'il n'existe que du devenir, comment respecter ce qui est et comment il est, puisque tout devient ?

A l'opposé du respect qui clame : "sois ce que tu es", il y a l'exigence qui dit : "deviens ce que tu dois". Affirmation de l'être artificiel contre assumption du devenir existentiel. Identité contre destin. Regard de l'autre contre regard en soi. Car l'identité n'existe que dans le regard de l'autre, individuel ou collectif. Dire : "je suis", c'est poser une identité, c'est dire : "pour toi, je suis" car dire : "pour moi, je suis", n'a aucun sens puisque, pour moi, "je" n'existe pas, "je" est un lieu de devenir, un lieu d'accomplissement sans identité.

En fin de compte, le respect s'oppose à l'exigence. Respecter, c'est ne pas exiger. Donc, exiger, c'est ne pas respecter.

Et l'on comprend, avec Nietzsche, pourquoi les faibles promeuvent le respect puisqu'en les respectant, on se refuse à rien exiger d'eux et, par conséquent, on consent à les laisser dans leur faiblesse, dans leur droit, dans leur asile, dans leur parasitisme. Les faibles sont bien malins en somme, ... mais au sens de la malignité, comme un cancer.

Exiger, donc ... Exiger de chacun qu'il assume son propre destin. Voilà toute l'éthique nietzschéenne. Exiger que chacun fasse sa part du destin collectif de l'humanité qui est de construire le pont vers le Surhumain, vers l'avènement de l'Esprit. Exiger que chacun prenne sa part active au destin cosmique qui est l'accomplissement de tous les possibles. Exiger que chacun devienne un processus d'accomplissement au sein du grand processus d'accomplissement qu'est la vie.

Il ne s'agit plus de respecter, mais de promouvoir. Non pas respecter la vie de l'autre, mais promouvoir la vie de l'autre et exiger qu'elle s'accomplisse. Non plus respecter la pensée de l'autre, mais promouvoir la pensée de l'autre et exiger qu'elle s'accomplisse. Et ainsi de suite, dans toutes les dimensions de l'existence. Non plus respecter, mais promouvoir et exiger. Exiger non l'obéissance, mais l'autonomie.

Il faut se méfier des phrases paradoxales ou oxymoriques comme : "J'exige que tu n'obéisses pas !" ou "Sois libre !" ou "J'exige que tu te libères !", mais exiger l'autonomie n'en est pas une. Exiger de l'autre qu'il se prenne en charge, qu'il assume son destin, qu'il ose enfin s'accomplir, n'attend aucune obéissance ; cette exigence exprime seulement et implicitement, que l'on ne se prêtera plus au jeu du parasitisme, que l'on refusera, désormais, de laisser l'autre squatter notre vie. "Sois autonome !" n'est pas un ordre donné, c'est un impératif affirmé. C'est un refus de l'être et un appel au devenir.

Il y aurait toute une pédagogie à construire sur cette idée. Imaginez quelle force aurait l'école qui oserait formuler ainsi sa ligne éducative : autonomie, exigence, destin, devenir ... C'est, sans doute, à une telle école que rêvait Nietzsche, déjà dans ses premiers textes, déjà dans ses cinq conférences de 1871 (Nietzsche a 27 ans) intitulées : *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*.

En 1888, se remémorant ses années de collègue à Pforta, il écrivait : *"Car voici ce qui distingue la dure école de toute autre bonne école : que l'on y exige avec sévérité ; que le bon, l'exceptionnel même y est exigé comme normal ; que la louange y est rare, que l'indulgence en est absente ; que le blâme s'y fait entendre durement, en toute objectivité, sans considération de talent et d'origine"*. Allons, fonctionnaires de l'éducation nationale, à vos pupitres !